

---

## Décrire l'exil. Vivre l'exil. Les auteurs algériens de langue française et la *Ghorba* des années 1950 à la fin de la décennie 1980

*Descriptions and Experiences of Exile. From the 1950's to the 1980's Algerians Write in French about "la Ghorba"*

*Describe el exilio. Vivir en el exilio. Autores argelinos de habla francesa y «la Ghorba» desde la década de 1950 hasta el final de la década de 1980*

Jean-Charles Scagnetti

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/remi/8578>

DOI : 10.4000/remi.8578

ISSN : 1777-5418

### Éditeur

Université de Poitiers

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 49-63

ISBN : 979-10-90426-30-6

ISSN : 0765-0752

### Référence électronique

Jean-Charles Scagnetti, « Décrire l'exil. Vivre l'exil. Les auteurs algériens de langue française et la *Ghorba* des années 1950 à la fin de la décennie 1980 », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 33 - n°1 | 2017, mis en ligne le 01 mars 2019, consulté le 18 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/remi/8578> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.8578>

---

© Université de Poitiers

## **Décrire l'exil. Vivre l'exil. Les auteurs algériens de langue française et la *Ghorba* des années 1950 à la fin de la décennie 1980**

**Jean-Charles Scagnetti<sup>1</sup>**

« La question de la langue est au cœur de la question de l'exil.  
L'une ne va pas sans l'autre » (Stitou, 2002 : 159).

Le 5 juillet 1830, Alger tombait aux mains des troupes françaises. Cet épisode militaire, sensé effacer le coup d'éventail porté par le Dey d'Alger au consul de France, marqua le début d'une longue présence coloniale sur les anciennes rives barbaresques. L'occupation, les conquêtes et les diverses transformations administratives aboutirent à la création d'une entité géographique, économique, politique et sociale originale. Cette Algérie française, modelée par une succession de régimes politiques différents, entra, à la fin du XIXe siècle, dans la modernité. Si le statut des Algériens musulmans, composant la majorité de la population, les privait d'une pleine et entière citoyenneté, celui des Juifs en revanche, depuis le décret Crémieux d'octobre 1870, ou des Européens les intégrait au reste de la communauté nationale.

Cette diversité de statut s'estompait néanmoins en partie dans la capacité de chacun à se rendre, avec plus ou moins de facilité selon les périodes (Stora, 1992), en métropole. Ainsi, à la fin du XIXe siècle des travailleurs, majoritairement kabyles, partirent mettre leur force de travail au service des industries marseillaises, parisiennes ou du Nord de la France. Ce mouvement migratoire

---

<sup>1</sup> Docteur en histoire contemporaine, Chercheur associé au Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine (CMMC), Université Nice-Sophia-Antipolis, 98 boulevard Édouard Herriot, BP 369, 06007 Nice cedex ; jean-charles.scagnetti@unice.fr

de quelques années prit le nom de *Ghorba*<sup>2</sup> (exil)<sup>3</sup>. D'abord sous forme d'une noria de travailleurs, les flux s'inscrivirent ensuite dans la durée avec un enracinement outre-Méditerranée (Sayad, 1977 : 59-79). Dès lors, ce nouveau phénomène sociétal reçut un traitement culturel singulier. La poésie<sup>4</sup> puis la chanson populaire, d'expression berbère ou arabe, s'emparèrent du thème migratoire pour faire ressortir l'exil<sup>5</sup>, la séparation (*el fourqa*) autant que la nostalgie (*el ouahch*) (Guedj, 2009 : 39). Au tournant des années 1950, complétant cette expression artistique vigoureuse, certains hommes de lettres entreprirent d'évoquer cette singularité, mais d'une manière plus empruntée et, dans un contexte colonial marqué par une forte acculturation, en français. Idiome de l'école, de l'ascension sociale, de la communication administrative tout autant que de l'intégration<sup>6</sup>, la langue de Molière s'imposa naturellement à l'écrit pour témoigner de la *Ghorba*. Une première génération d'écrivains résidents se mit à traiter du sujet. À la fin des années 1960 la massification des flux et l'alphabétisation progressive des adultes autorisa certains émigrés à écrire eux-mêmes, non sur un exil entr'aperçu, politisé ou euphémisé, mais sur leur quotidien avant que leurs enfants, binationaux nés dans l'Hexagone<sup>7</sup>, ne « prennent la plume » (Desplanques, 1991 : 139) pour dépeindre, *mutatis mutandis*, le mal-être résultant d'une culture de l'entre-deux et « d'un exil du dedans » (Chevrier, 1986 : 116).

De la sorte, sur le fil de la chronologie, trois types d'écrivains se succèdent, non de façon linéaire, mais en s'entremêlant<sup>8</sup>. Ils donnent à lire une réalité ondoyante de l'exil et de ses conséquences dans et hors d'Algérie au moment où celui-ci entamait sa mue. De 1953, année d'édition du roman de Mouloud Feraoun *La Terre et le Sang*, à la fin de la décennie 1980, comment et dans quelle mesure l'exil a-t-il été appréhendé par les auteurs algériens de langue

2 La majuscule est ici employée pour rendre compte du phénomène dans sa globalité tant humaine que temporelle. Pour des exemples d'emploi du mot, voir Queffélec *et al.* (2002 : 327).

3 Carlier (2002 : 23), notamment, met en exergue l'évolution de l'emploi linguistique du terme de *ghorba*, en lieu et place de celui d'*hijra*, beaucoup plus religieux, à compter des années 1910 pour signifier l'exil : « [...] ultime manifestation de la *hijra*, l'exil pour la foi. On quitte une terre où ne règne plus la loi musulmane. En fait, pour l'immense majorité des Algériens, la terre natale reste terre d'islam. Et l'élite se bat justement pour y conserver à tout prix le "statut personnel". Dès lors que ce dernier reste acquis, le départ, même vers la France, devient possible. Un mot s'impose pour désigner ce type très différent d'exil, d'ailleurs provisoire, pour le travail et le pain, *el ghorba*. Indice précieux d'un changement d'époque, à la veille de la Première Guerre mondiale, *el ghorba* l'emporte sur *el Hijra* ».

4 Dans le cadre de cette étude, la richesse poétique du champ de l'exil a volontairement été laissée de côté.

5 En particulier la chanson *Yal Menfi* (Le banni), reprise par Akli Yahyaten, qui puise ses racines dans les conséquences du soulèvement de 1871 en Kabylie et évoque l'exil de ceux s'étant dressés contre les Français.

6 La célèbre formule de Kateb Yacine, « *J'écris en français pour dire aux Français que je ne suis pas français* » permet cependant de relativiser une vision par trop idyllique du rapport à la langue ainsi qu'à la société françaises. Les propos de Mouloud Mammeri, rapportés par Romey (2006: 181-182), sont également univoques : « *Je conçois et raisonne en français, mais je ne peux que pleurer en berbère* ».

7 Pour les fils de ressortissants algériens, eux-mêmes nés en France, à compter du 1er janvier 1963.

8 Cette observation historique rejoint la typologie établie par Déjeux (1992 : 81) entre les auteurs écrivant sur l'émigration, dans l'émigration et ceux issus de l'émigration.

française<sup>9</sup> ? Ces derniers entendaient-ils « porter la plume dans la plaie », selon les mots d'Albert Londres, ou souhaitaient-ils, plus modestement, décrire une réalité s'imposant à un nombre croissant de leurs compatriotes et transformant leur société (Scagnetti, 2014) ?

Aux marges de l'histoire culturelle et de la littérature comparée, à cheval sur la nouvelle, le roman, l'autobiographie et le témoignage cette étude s'emploie à tenter de faire émerger un exil varié, majoritairement rédigé en langue étrangère, profondément marqué par l'obligation économique plus que par la volonté d'abandonner « [...] un pays dans lequel [...] [les émigrés] ne se reconnaissaient pas [...] [pour] un "ailleurs" accueillant où ils espéraient s'épanouir et trouver les conditions favorables à l'accomplissement de leur œuvre » (Schor, 2013 : 7). Cette émigration sociale, tissée sur le temps long de la colonisation, véritable expatriation des humbles privés de travail et de ressources constitue bien un *exilium*, un « saut brutal »<sup>10</sup> hors de la région d'origine, du pays, de la famille et de la culture. Les œuvres produites témoignent par une prise de parole relativement autonome, dans un pays où les moyens d'information restèrent longtemps soumis à l'État, d'un phénomène massif et finalement assez peu médiatisé. Il ne saurait être ici question de dresser un catalogue exhaustif de ce qui a été édité, tant en France qu'en Algérie, par des auteurs algériens d'expression française sur la *Ghorba*, mais de comprendre que l'émigré en était la figure, le passeur vers l'ailleurs, et l'idiome colonial véhicule de narration sur fond de transformations plurielles du phénomène.

## Au commencement étaient le départ et l'observation

À la différence de la Tunisie (1881) et du Maroc (1912) sur lesquels un protectorat fut plus tardivement déployé, l'Algérie incarna l'archétype de la colonie de peuplement avant d'intégrer le giron des départements français. Ainsi pendant 132 années, avec des fortunes diverses, la langue nationale y fut enseignée. Elle se diffusa en profondeur, accompagnant la mise en place de l'administration civile, par le biais des écoles républicaines ou celles des Pères Blancs. Dans une optique assimilatrice, mais non égalitaire, une minorité d'enfants put apprendre à lire et écrire l'incarnation du pouvoir occidental, suivant en cela la recommandation du père de Kateb Yacine : « La langue française domine. Il te faudra la dominer » (Kateb, 2012 : 182). En parallèle, l'appropriation du langage des philosophes des Lumières permit d'incorporer certains concepts empreints de modernité dans une société en construction. Selon Déjeux (1992 : 13), la geste littéraire débuta à la toute fin du XIXe siècle pour véritablement s'affirmer entre 1920 et 1949 avec « 15 romanciers publiant 13 romans et 3 recueils de contes ». Mollier (1995 : 382), s'appuyant sur l'analyse de Charles Bonn, fait pour sa part remarquer que « [...] le concept même de roman algérien s'est forgé à Paris dans les années 50 alors qu'il était inconnu au Maghreb ». Une valse hésitante entre intégration, désir d'assimilation et affirmation d'une « personnalité »

9 La création théâtrale, notamment animée par Kateb Yacine est ici écartée. Pour aborder ce thème fécond nous renvoyons à Escafré-Dublet (2008 : 87-100).

10 Desplanque (1986 : 125) aborde la question : « [...] N'y a-t-il pas quelque abus de langage à assimiler immigration et exil ? [...] Je répondrai que lorsque nous parlons d'immigration et de travailleurs immigrés, nous oublions le point de vue des intéressés qui, eux, se considèrent comme des émigrés ».

propre fit naviguer les auteurs, au gré de leurs romans et témoignages, entre les diverses facettes d'une identité complexe<sup>11</sup> en gestation. La politisation d'écrivains, majoritairement masculins, au cours des années 1950<sup>12</sup> marqua toutefois une rupture indéniable. Ces derniers réussirent à transcrire leurs interrogations ou inquiétudes propres tout en traduisant celles, plus larges, d'un peuple ne pouvant matériellement le faire. Ainsi les romans *La grande maison* (1952) puis *L'incendie* (1954) de Mohammed Dib ou encore *La colline oubliée* de Mouloud Mammeri (1952) et *Nedjma* de Kateb Yacine (1956) dépeignaient-ils, dans les parcours croisés de héros ou d'anonymes, une société algérienne en souffrance – richesses spoliées, dépossession, humiliations, disettes, maladies – corsetée par une violence protéiforme – coloniale, clanique, sexiste, générationnelle, raciste – de Dar-Sbitar, quartier de Tlemcen, en passant par le village de Tasga, jusqu'à Bône (Annaba) ou Constantine. Le rapport à la terre, aux ancêtres – maintes fois convoqués – aux autres questionnaient, en l'espèce, le bouillonnement identitaire tout en pointant les nombreux maux sociaux.

Alors que la sphère musicale s'était depuis longtemps emparée de l'émigration, l'inscrivant dans une culture orale populaire<sup>13</sup>, la culture savante, écrite, sollicita le thème, mais dans la langue du colonisateur, principal vecteur de l'alphabétisation. Si elle s'interdisait, par ce choix, un large écho en Algérie, elle transcendait néanmoins la *Ghorba* en la faisant passer du stade de litanie entêtante à celui d'une écriture de témoignage et/ou de revendication. En effet, la misère des campagnes, kabyles ou arabes, sièges des intrigues du *Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun (1954) et de *L'incendie* (1954) de Mohammed Dib, le fonctionnement des sociétés, l'exode rural et l'exil constituèrent un arrière-plan commun à de nombreux romans<sup>14</sup>. Une pauvreté cyclique, un accident de la vie, la maladie ou la guerre poussaient d'une manière irrésistible les Algériens à une absence plus ou moins longue. Ainsi en allait-il des personnages kabyles Ramdane et de Fouroulou, père et fils contraints à un départ effectif ou envisagé vers la France<sup>15</sup>, d'Hamid Saraj victime, comme ses congénères, de la dépos-

11 Mouloud Feraoun incarne toute l'intrication de ce métamorphisme de contact colonial. Selon Thénault (1999 : 65) : « [...] Mouloud Feraoun [est] un inclassable. Il est écrivain algérien certes, mais de langue française et né en Kabylie. La complexité de son identité repose sur ces trois composantes intimement mêlées ».

12 L'on peut lire, à titre d'exemple, dans *La grande maison*, un passage sur la notion de patrie développée par le maître d'Omar en classe. Mohammed Dib (2002b : 21) fait dire à l'instituteur « [...] Le maître en arabe : "Ça n'est pas vrai si on vous dit que la France est votre patrie" ». Dans *L'incendie* il écrit encore : « [...] Qui te délivrera Algérie ? » (Dib, 2002a : 26), puis « Ne sommes-nous pas comme des étrangers dans notre propre pays ? » (*ibid.* : 46).

13 Dans un témoignage, recueilli par Stora et Amiri (2012 : 169), le chanteur Kamel Hamadi se souvient : « [...] À l'époque, il n'y avait qu'un seul sujet de chanson : l'exil ».

14 Les écrits antérieurs de Jean Amrouche, Algérien ayant adopté le catholicisme et rejoint la francité, visant pourtant la même cible de lecteurs n'ont pas été retenus dans le cadre de l'étude.

15 Voir Mouloud Feraoun (1995 : 111) : « [...] Laissant sa famille aux soins de son frère, Ramdane quitta, un matin, son village pour aller travailler en France. C'était l'ultime ressource, le dernier espoir, la seule solution » ; « [...] Dans deux ou trois ans, tu seras assez fort pour aller travailler en France » (*ibid.* : 128) ; et « [...] Ses parents ne pouvaient savoir qu'en cas d'échec [au concours de l'École normale], il [Fouroulou] demanderait à partir en France. [...] En France, il trouverait à s'embaucher à l'usine comme manœuvre » (*ibid.* : 145).

session des terres aux alentours de Tlemcen<sup>16</sup> et du manque d'activité. Abordé dans de nombreux romans, cet « [...] exil, [...] mauvaise habitude à prendre » (Haddad, 1978 : 32), presque exclusivement composé d'hommes à destination de la métropole, était pourtant en voie d'évolution. La série de reportages sur les émigrés algériens rédigée par Malek Ouary en 1955 vint compléter, de manière plus sociologique, le spectre des publications. Une lecture plus fine du phénomène des départs fut également autorisée par l'Institut national d'études démographiques (INED), nouvellement créé. Deux enquêtes : celle de Girard et Stoetzel (1954), puis celle intitulée *Les Algériens en France. Étude démographique et sociale*, révélèrent des mutations avec, notamment, l'arrivée de femmes et de familles dans l'exil. Ce nouvel « âge » de l'émigration, mis en lumière par Sayad (1977 : 59-79) remplaçait les flux humains dans une nouvelle dynamique de durée et d'enracinement alors que les auteurs les observaient toujours majoritairement du pays de départ. *La Terre et le sang* (1953) de Mouloud Feraoun contrastait néanmoins avec les autres compositions en offrant au lecteur l'arrivée d'un couple mixte, composé d'un Kabyle anciennement émigré dans les mines du Nord et de Marie – sa cousine putative issue d'une relation adultérine entre son oncle et la femme d'un tenancier d'hôtel dans le Nord de la France – à Ighil-Nezman, village de Kabylie. Au terme de quinze années d'absence, « le fils perdu de la vieille Kamouma » (Feraoun, 1992 : 8), l'« absent » (*ibid.* : 17), après avoir laissé mourir son père et vivre sa mère dans la misère, revenait aux bras d'une *Taroumith* (Française) blonde suscitant autant la curiosité que le respect. Sur fond de reproches moralisateurs sur son abandon, Amer reprit sa vie au contact des siens, revenant simplement « occuper sa place » (*ibid.* : 39) dans la communauté, mais gardant en tête la possibilité d'un retour en métropole<sup>17</sup>. Son parcours en France, les affres de l'exil, la solidarité villageoise reconstituée de l'autre côté de la Méditerranée, s'étaient au fil des pages du roman, donnant de la chair au mot exil. Entre honneur, sang, terre, rêve de descendance et amours contrariés, le fonctionnement du village regagné occupait le reste du récit. Mouloud Feraoun offrit même à lire une des premières analyses de la réinsertion des émigrés : « [...] Dès leur retour, ils se rattrapent effrontément : nouveaux habits, gaspillage, prétention et femme surveillée. Ils écrasent les autres de leur aisance, se hissent à la première place, réalisent un rêve ancien et s'entêtent à oublier les mauvais jours. Si cette attitude dure assez longtemps, on finit par les prendre au sérieux sinon ils retombent<sup>18</sup> [...] et ricanent à leur tour en voyant ceux qui "montent" » (Feraoun, 1992 : 151). *Les chemins qui montent* (1957), clôturaient le récit en contant les aventures du fils d'Amer qui, après des déboires sentimentaux, embrassa lui aussi l'exil avant de se suicider.

Dans ces deux romans de transition, qui annonçaient la période d'écriture suivante, l'approche de la *Ghorba* par un exil parallèle, langagier et culturel, dans la langue française s'accomplissait majoritairement au pays, alors partie

16 Voir Mohammed Dib (2002a : 92) dans *L'incendie* : « [...] Moi j'ai travaillé là-bas et j'ai vu [en France]. Et il y a des malheureux ».

17 L'acculturation des deux protagonistes était en marche, faisant d'eux des personnes de l'entre-deux : « [...] Il lui semblait [...] qu'il avait perdu à côté d'elle son caractère de Kabyle et qu'elle n'avait plus celui de Française » (Feraoun, 1992 : 93).

18 Cette situation découlait d'un postulat social qui imposait de partir pour réussir, quitte à sauver les apparences de manière outrancière et à mentir sur les vraies conditions de l'exil.

intégrante du territoire national. Au-delà de l'attrait exercé par la plasticité de l'idiome, l'envie de donner à lire était aussi aiguillonnée par les maisons d'édition parisiennes qui proposèrent, à l'instar du Seuil et d'Emmanuel Roblès (Mollier, 2012 : 49-58), des collections spécifiques. Le prurit d'écriture de cette nouvelle génération d'écrivains put être soulagé par ces volontés convergentes de dire et de diffuser. Paris devint ainsi la « capitale éditoriale des mondes étrangers » selon Mollier (1995 : 382), qui souligne le « [...] paradoxe des intellectuels teintés de nationalisme, [car] il fallait être reconnu à Paris pour espérer faire entendre sa voix en Algérie [...] et, plus largement, dans le monde arabo-musulman ». Mais à quel public l'exil, ainsi mis en mots et distribué, s'adressait-il ? Malek Haddad dans *Les zéros tournent en rond* (1961) apportait une partie de la réponse : « Je suis moins séparé de ma patrie par la Méditerranée que par la langue française. Écrirais-je l'arabe qu'un écran se dresserait quand même entre mes lecteurs et moi : l'analphabétisme. [...] Des lecteurs, nous en avons, nous en avons même beaucoup, mais personne ne m'empêchera de répéter que nous sommes [...] orphelins de vrais lecteurs. Car ceux pour qui nous écrivons d'abord ne nous lisent pas et probablement ne nous liront jamais » (Haddad, 1961 : 10-12). Gilles Carpentier, préfaçant *Le Polygone étoilé* de Kateb Yacine lors d'une réédition au Seuil, y ajouta les émigrés : « [...] De toute façon, ils [les Algériens de Paris] n'ont pas lu *Nedjma*. D'ailleurs personne n'a lu *Nedjma*. À l'exception de quelques poètes insurgés » (Kateb, 2012 : 8).

À la fin des années 1950, et plus encore à l'indépendance, la geste nationale et le combat libérateur marginalisèrent cette réflexion sur l'accessibilité des œuvres et leur diffusion. Il en alla de même avec la *Ghorba*, conséquence et legs de la colonisation, appelée à disparaître grâce à l'édification du pays au moment, pourtant, où le mythe du départ prenait corps dans la société.

## ***Aswât el Ghorba*, les voix de l'exil**

Au sein d'une Algérie désormais indépendante leader du non-alignement, du tiers-mondisme et de l'OPEP, ayant choisi la langue du Coran comme unique langue nationale en 1963<sup>19</sup>, la (re)construction d'une « personnalité » strictement algérienne (Scagnetti, 2003 : 367-384) passa par la stimulation de productions orientées. De manière lente, les romans de langue arabe firent leur apparition à un rythme très modéré, à la différence d'autres pays comme la Tunisie où, Albert Memmi mis à part, « [...] la littérature de langue française a toujours été de faible importance » (Ben Taleb, 1986 : 141). Pourtant la politique culturelle suivie n'eut de cesse de promouvoir l'arabité de la République algérienne démocratique et populaire (RADP). L'étatisation des maisons d'édition, la lutte pour l'alphabetisation des enfants en langue arabe, son utilisation unique – progressivement étendue à chaque administration puis à l'Université – le refus de la francophonie, ne parvinrent cependant à faire réellement évoluer la situation. Le français, langue de l'élite politique, économique et sociale, demeura le vecteur privilégié de l'écriture, de la poésie notamment. Malgré cela, le gouvernement algérien encouragea la production d'œuvres littéraires par une politique cultu-

<sup>19</sup> Voir l'article 5 de la Constitution de la République Algérienne démocratique et populaire adoptée à l'issue du référendum du 8 septembre 1963 : « La langue arabe est la langue officielle et nationale de l'État ».



relle orientée et volontariste qui souhaitait valoriser le combat émancipateur et, au cours des années 1970, les acquis de la révolution ou la résistance palestinienne. L'engagement total des écrivains était attendu. Ainsi, mis à part quelques ouvrages tels *L'opium et le bâton* de Mouloud Mammeri (1965) ou *Les alouettes naïves* d'Assia Djebbar (1966) les créations littéraires finirent par se ressembler. Pour Bonn (1997 : 188), qui analysa ce bouillonnement intellectuel dans le contexte de sa diffusion : « [...] Le grand mot était alors l'"authenticité", au nom de laquelle des concours de création furent même lancés, qui visaient à produire une littérature commémorative de la guerre, dans laquelle le peuple était nécessairement uni contre le méchant colon, derrière les valeureux héros de la Révolution. [...] Les romans publiés dans cet esprit [...] ne sont pas restés dans le Panthéon des Lettres algériennes... Surtout, ces romans ne passionnaient pas les foules et s'entassaient sur les rayons des librairies nationalisées ».

En conséquence, la liste de titres consacrés à la *Ghorba*, émanant des sociétés d'édition algériennes, est mince. Elle contraste avec la vitalité des témoignages d'immigrés puis des romans beurs publiés en France. Seules quatorze œuvres en langue française, constituées de romans, nouvelles, témoignages, essais ou récits, ayant pour thème principal ou secondaire l'exil et/ou le retour furent publiées en Algérie entre 1966 et 1989, majoritairement sur les presses de la SNED ou de l'ENAL. En s'appuyant sur le recensement coordonné par Christiane Achour, dans son *Dictionnaire des œuvres algériennes de langue française*, et sur les listes de publications des maisons algériennes, il ressort que ces ouvrages, traitant de l'émigration, représentent moins de 9 % de l'ensemble, ce qui est assez ténu, eu égard à l'ampleur du phénomène migratoire qui se jouait.

Néanmoins, afin de mieux cerner ce qui fut mis en mots, cinq œuvres symptomatiques peuvent être abordées. *Une autre vie* (1970) de Leïla Aouchal reprenait, via le témoignage, le cadre tissé par *La Terre et le sang* de Mouloud Feraoun, en retraçant l'itinéraire d'un couple mixte composé d'une Française, originaire de Caen, et d'un Kabyle, manœuvre dans le bâtiment, investi dans la lutte pour l'indépendance. En 1956, alors que la guerre faisait rage, et contre l'avis de sa famille, cette jeune fille épousa Hamid avant de partir en Algérie où elle découvrit la vie quotidienne d'un village kabyle puis d'Alger. À l'opposé, *La gardienne du feu sacré* (1979) d'Amar Metref revenait sur les mécanismes de l'exil, la pauvreté en Kabylie et la nécessité du départ vers l'étranger. Arezki, fils de Saïd, désigné pour partir chercher un emploi en métropole devait renflouer les finances de la famille grâce à ses mandats. Il se maria avant son départ et sa femme tomba enceinte, « [...] Comme toutes les femmes [...], elle savait que l'Europe était un gouffre sans fond d'où beaucoup d'hommes ne revenaient jamais. Elle savait comme toutes ses sœurs que l'Europe n'était rien d'autre qu'une Sodome dont les plaisirs nombreux fascinaient les hommes et les retenaient prisonniers » (Metref, 1979 : 52-53).

Le cheminement d'Arezki entre Marseille et Paris, ses difficultés d'embauche ou de logement, la nécessaire solidarité entre migrants et le rôle central des cafés s'égrainait au fil des pages. Du premier mandat à son mariage avec une Française, au moment où sa femme légitime accouchait au pays, Arezki tirait un trait, qu'il voulait définitif, sur son ancienne vie. Il s'investissait désormais en France où il accéda à la propriété. Pour faciliter son implantation dans le quartier,



sa nouvelle femme lui proposa de « [...] changer [s]on nom. Bernard [lui] conviendrait à merveille. Bernard, Bébert ; c'est mignon » (Metref, 1979 : 104). Alors qu'Arezki réalisait pleinement sa mue, en ouvrant un restaurant en région parisienne, au pays, en revanche, son père vendait une à une ses propriétés. Arezki-Bernard multipliant les conflits d'éducation avec ses enfants, finit par être chassé du domicile conjugal par son épouse. Ayant tout perdu, y compris son honneur, il rentra au pays. L'histoire se voulait moralisatrice. Elle offrait à lire les illusions, déboires et surtout les compromissions de l'exil, cet ailleurs émancipateur, qui, finalement, ramenaient toujours au point de départ : la mère-patrie. Dans la même veine, Chabane Ouahioune publia, en 1980, *Les conquérants au Parc rouge*, roman mettant en scène des émigrés dans leur quotidien. Dans ce point de repère et de vie que constituait l'hôtel du Parc rouge à Montreuil les parcours de chacun des locataires s'animaient. Entre intégration et volonté de retour au pays, l'auteur faisait partager les tranches de vie de clients, principalement Algériens mais surtout l'esprit d'entraide qui les soudait. En 1984, dans *Ce mal des siècles*, le même écrivain entreprit de dénoncer les discriminations raciales ayant cours, selon lui, en France en offrant à son héros un seul exutoire pour connaître la paix : le retour. Clôturant ces publications Hocine Mahdi avec *Si la haine m'était comptée* (1989) apporta, sous forme de témoignages et d'un décompte mortuaire, une épaisseur humaine au racisme dont étaient victimes les Algériens dans l'Hexagone.

La réception de ces œuvres, constituant près du tiers du corpus consacré à l'exil, fut assez réduite. Le public algérien en voie d'arabisation, marqué par l'oralité se révélait finalement assez peu friand de récits littéraires sur la *Ghorba*. Phénomène que d'aucuns pouvaient annuellement observer lors des retours estivaux ou des grandes fêtes religieuses.

De l'autre côté de la Méditerranée en revanche, le mitan des années 1960 vit avec la publication du *Polygone étoilé* de Kateb Yacine, alors installé en France, une remobilisation de l'exil, qui stimula parallèlement la création théâtrale. Il ne s'agissait plus simplement de l'évoquer, depuis la société de départ, mais de dépeindre, de manière plus précise, la migration avec ses déchirures ou contradictions<sup>20</sup> et la vie au contact des étrangers, Français notamment. Comme pour accompagner cette métamorphose de l'écriture, le premier séminaire national sur l'émigration se tint à Alger en août 1966, année d'édition du *Polygone* aux éditions du Seuil. Signe que le nouveau pouvoir politique, incarné par Houari Boumediene depuis juin 1965, entendait se saisir à bras le corps de ce legs colonial, qui représentait « [...] plus de 20 % du total des Algériens ayant un emploi complet » (FLN, 1966 : 17), pour l'organiser, l'utiliser et récolter les devises nécessaires à l'industrialisation du pays. À travers Lakhdar, Kateb Yacine nous transporte d'Algérie en France, via ce « plancher d'exil » (Kateb, 2012 : 39) qu'est le navire *Ville d'Oran*. Intéressante traversée dans les cales menant du rêve<sup>21</sup> à une réalité inattendue à Marseille, ou les magasins et une foule

20 « [...] "Misérables" disent les anciens. [...] "Vous avez la terre et vous prenez l'eau" » (Kateb, 2012 : 43).

21 Lakhdar rêve : « [...] Une fois payées les dettes de grand-père, je rachète les 60 hectares [et] je fais venir une Parisienne à cheval » (Kateb, 2012 : 50).

importante de Maghrébins<sup>22</sup> firent douter au héros d'avoir émigré. Le gyrovague Lakhdar parcourut alors une partie de l'Hexagone en quête d'emplois multiples, travaillant dans diverses entreprises, aux côtés de plusieurs nationalités d'immigrés avant d'échouer à Paris et de tomber amoureux d'une Bretonne. Là, baignant dans les affres de la *Ghorba*, tutoyant la pauvreté, il devint « une loque d'exil jalonnant le Paradis des autres » (Kateb, 2012 : 39).

Prenant sa suite, dans une France marquée par les événements de mai 1968 et l'activisme de groupes gauchistes comme *Vive la Révolution*, les immigrés et leurs conditions de vie, figurées par le symptomatique bidonville de Nanterre, incarnèrent la figure d'un *lumpen proletariat* moderne, fer-de-lance d'une véritable révolution. Sur les plans politique ou sociologique les publications se développèrent, entraînant avec elles des témoignages ou des interviews d'émigrés algériens. Reprenant les mots de Malek Haddad, ces hommes, « [...] qui vivent et n'écrivent pas l'histoire – on ne peut pas faire deux choses à la fois » (Haddad, 1961 : 12), furent entendus et purent s'exprimer, aidés par des journalistes, des maisons d'édition et certains médias. Transcendant le cadre des romans – marqué notamment par la publication de *Topographie idéale pour une agression caractérisée* (1975) de Rachid Boudjedra – l'on retrouve, parmi d'autres, Ahmed avec *Une Vie d'Algérien, est-ce que ça fait un livre que les gens vont lire ?* (1973), *La mal vie* de Daniel Karlin et Tony Lainé (1979), livre tiré du documentaire éponyme mettant en scène deux immigrés Noureddine et Naïmi, Ahmed Benameur avec *Mémoires d'un Algérien en France* (1982) ou encore Houari Kassa et *Confessions d'un immigré. Un Algérien à Paris* (1988). Plus qu'un motif d'écriture, la volonté de faire comprendre et partager une souffrance quotidienne multiforme, tout en l'exorcisant par le récit de vie, aiguïsa l'appétit des maisons d'édition hexagonales et nourrit un lectorat francophone toujours plus grand.

## Un exil inversé. Des Beurs au bled

Au tournant des années 1970 et 1980, des enfants d'immigrés, notamment algériens, décidèrent de se mobiliser dans l'Hexagone pour obtenir une meilleure intégration au reste de la société. Symbolisé par la Marche de 1983 leur engagement se manifesta par la création d'une nébuleuse qui influença, à des degrés divers, la vie politique, économique et culturelle française. En quête d'égalité et de reconnaissance, de nombreux jeunes profitèrent de cette décennie naissante pour livrer leur ressenti de la vie dans les banlieues, de manière romancée ou autobiographique. Stimulés par une demande éditoriale et sociale, ces nouveaux écrivains ouvrirent la littérature française, dans des registres de langue variés, à un monde nouveau : celui des immigrés et surtout de leurs enfants. À l'étrangeté orthographique du verlan, aux sonorités de l'argot et de mots en arabe dialectal, savamment distillés au gré des pages, des jeunes dépeignirent, sans recherche d'une esthétique particulière, leur quotidien et se firent les hérauts des interrogations de leurs semblables. Cette forme de démocratisation de l'écriture banalisa, dans l'opinion publique française, la

22 « [...] Ils passaient en revue les cafés où ne manquaient pas les enseignes orientalistes, jusqu'aux touffes de menthe qui ornaient les verres de thé vert. "Oui ou non avons-nous traversé la mer ?" disaient leurs regards » (Kateb, 2012 : 51).

figure du jeune issu de l'immigration, dit de « seconde génération » ou Beur. Des ouvrages comme *Le thé au harem d'Archy Ahmed* (1985) de Mehdi Charef, *Shérazade, 17 ans* (1982) et le *Chinois vert d'Afrique* (1984) de Leïla Sebbar, *Le Gone du Chaâba* (1986) d'Azouz Begag, *Georgette* (1986) de Farida Belghoul ou *Beur's story* (1990) de Ferrudja Kessas contribuèrent à donner un cadre et des personnages ainsi qu'à tisser une intrigue identitaire ou sociale (Laronde, 1993 : 49-89) pour des lecteurs principalement hexagonaux.

La visibilité des nouveaux écrivains, leur succès ainsi que la montée en puissance conjointe de chanteurs, d'acteurs et de comiques déclencha un effet de mode assurant une meilleure compréhension de leur « *mal vie* », jusque-là étudiée par des sociologues. La vulgarisation de l'écriture, l'identification au sujet traité, le rajeunissement et la féminisation de ces jeunes auteurs algériens – revendiqués comme tels par la RADP<sup>23</sup> – en firent les nouveaux témoins des mutations de la *Ghorba*. En laissant volontairement de côté les productions tournées vers la société d'accueil ou de vie, divers témoignages décrivent l'Algérie, le pays des origines réelles ou fantasmées. En effet, certains enfants d'émigrés, nés en France ou y étant arrivés très jeunes, décidèrent, de manière volontaire et libre – en dehors des modalités prévues par l'accord de septembre 1980 – de rejoindre la RADP. Au malaise éprouvé dans l'Hexagone, au racisme ambiant, de plus en plus violent depuis les assassinats de l'été 1973, s'ajoutaient la nostalgie de l'enfance ou le goût de l'ailleurs. Ils poussèrent de nombreux jeunes à tenter l'aventure outre-Méditerranée. Respectant les recommandations de l'Amicale des Algériens en Europe, qui organisait chaque année depuis 1965 des colonies de vacances et des séjours de découverte de l'Algérie, plusieurs milliers de Franco-Algériens traversèrent la mer. Ils suivaient en cela la politique officielle de réinsertion inaugurée par Houari Boumediène en septembre 1973 après la suspension unilatérale de tout nouveau départ de travailleurs à destination de la France. Profitant de bourses d'études supérieures, attribuées aux fils d'émigrés poursuivant leurs cursus en Algérie, d'opportunités multiples ou plus simplement de leur obligation de service national, ces jeunes tentèrent de (re)trouver leurs racines dans un pays en mouvement. Ce ne fut pas toujours évident et, au travers de romans ou de témoignages spécifiquement en français, ils eurent à cœur de livrer leur expérience afin de la faire partager à leurs pairs et, plus largement, à tout lecteur sensibilisé au sujet de l'entre-deux identitaire. L'attrait des maisons d'édition françaises pour le mouvement beur aiguillonna l'offre<sup>24</sup>. Ainsi, tel un boomerang, la *Ghorba* se mua, non en un simple retour au pays des pères, mais en un nouvel exil dont la description fut confisquée et codifiée, en langue française, par les jeunes binationaux<sup>25</sup>. Ce nouveau départ, ce « voyage inversé du père » (Lippenoo-Toumi, 1996 : 4) échappait aux écrivains résidents pour devenir l'apanage, le trésor de ceux qui le vécurent et en subirent

23 L'appellation de Beur ne fit pas recette en Algérie où ces jeunes restaient des fils d'émigrés appelés, tôt ou tard, à retrouver la mère-patrie.

24 Il fut et demeure délicat de classer ces écrivains dans des cadres bien définis, car comme l'écrivait Malek Haddad (1961 : 7) dans *Les zéros tournent en rond*, « Nous écrivons le français, nous n'écrivons pas en français ». S'agissait-il d'auteurs français, francophones, algériens d'expression française ou d'autres ? Voir Déjeux (1992 : 5).

25 En effet, la politique officielle de réinsertion algérienne, réactualisée par les accords algéro-français de 1980, eut beaucoup de mal, en dépit des efforts financiers consentis, à trouver un public. L'heure n'était plus à un retour massif des migrants, devenus pour la plupart binationaux.

les conséquences qu'elles fussent positives ou négatives. Dans le récit, la focale des années 1950 s'était inversée. L'on scrutait désormais la société algérienne, son évolution, ses capacités d'intégration et non plus seulement les régions de départ ou les lointains pays d'émigration. L'altérité se mesurait dorénavant avec les Algériens résidents et se dessinait à travers la non-maîtrise de la langue arabe. Les Beurs, « exilés du langage » (Delbart, 2005), se trouvaient pour beaucoup d'entre eux perdus dans ce pays mythifié, figurant les mots de Malek Haddad à Gabriel Audisio, « la langue française est mon exil » (Haddad, 1961 : 32). Loin de dresser un inventaire exhaustif de ce qui fut rédigé entre la fin des années 1970 et 1989, certaines productions littéraires éclairent ce nouveau cheminement à destination de l'Algérie.

Dès 1984, Akli Tadjer infligea à Omar, principal protagoniste du roman *Les ANI du « Tassili »*, un passage en douane vexant alors que ce dernier entreprenait un « stage d'adaptation volontaire » au pays de ses parents : « [...] Mais ma parole, tu ne comprends pas l'arabe ! Ça se voit que t'es un immigré ! Vous êtes tous les mêmes. Vous ne faites aucun effort pour comprendre la langue de votre pays et vous pensez encore être des Arabes ! Honte à vous et honte à vos parents ! » (Tadjer, 1984 : 14-15). L'Algérien de l'extérieur devenait un autre : « [...] L'accueil que les frères réservent aux émigrés de retour au pays est trop froid. Ils leur reprochent ainsi d'avoir été francisés au point d'ignorer leur propre langue, leurs coutumes. [...] Hélas, quelle fut la désillusion pour ces jeunes, revenus chez eux la tête pleine de rêves et le cœur débordant d'amour. Ils se sont sentis inutiles pour leur patrie. Ils étaient incapables de demander un quelconque renseignement en arabe, et s'ils le demandaient en français, ils voyaient des visages se crispier, des sourires s'éteindre peu à peu. [...] Ils se sont sentis étrangers » (L'Algérien en Europe, 1968). Cette différenciation langagière et comportementale émaillait la majorité des œuvres publiées. Elle se doublait d'une mise à distance encore plus forte pour les jeunes filles désireuses, à l'image de Sakinna Boukhedenna, de découvrir leur pays. En effet, les codes vestimentaires et comportementaux entre garçons et filles différaient assez largement de ceux ayant cours en France. Au fil de son *Journal : nationalité immigré(e)* (1987) elle relata son parcours. Dès la première page, elle dressa un terrible constat : « C'est en France que j'ai appris à être Arabe, c'est en Algérie que j'ai appris à être l'Immigrée » (Boukhedenna, 1987 : 1). Sa découverte de l'Algérie la confronta à la violence des stéréotypes stigmatisant les jeunes filles, encore plus celles ayant vécu à l'étranger : « L'Algérie est ma terre, mais je sens douloureusement que j'y suis étrangère. Étrangère à leurs yeux d'Algériens. [...] Ici je suis malheureuse. On m'appelle tout : Jacqueline, Christine, sauf Fatma ou Aïcha. J'ai droit à tous les prénoms français, mais je n'ai pas droit à un prénom arabe. Ici, je suis l'immigrée. "Immigrée, immigrée putain" me crient-ils dans la rue » (Boukhedenna, 1987 : 84-85).

En Algérie seuls trois ouvrages traitant du retour, avec plus ou moins d'insistance, furent publiés en langue française, deux romans : *La part du feu* (1985) de Rachid Kahar puis *Le retour* de Mohamed Souheil Dib (1989) et un témoignage, *Le jardin de l'intrus* de Kamal Zemouri en 1986. Alors que, depuis 1975, le pouvoir politique prônait une réinsertion des émigrés, les échos furent assez lointains dans la littérature. Le *retour* contenait l'histoire d'une jeune Algérienne née en France au sein d'un couple mixte, retournant en Algérie et souhaitant s'y marier. Son absence de virginité fit avorter le projet. Pour rester libre et loin

des remarques désobligeantes, elle se réfugia dans les montagnes. *Le jardin de l'intrus* narrait l'errance de Lamine, fils d'émigré algérien né en métropole en 1941, marquée par le racisme et la Guerre d'Algérie. Son engagement auprès du FLN et son retour en Algérie traduisirent sa renaissance. Ainsi, même pour les auteurs résidents, le retour restait assez compliqué à organiser.

L'émigration, exil aux multiples facettes, constitue un invariant dans la production littéraire algérienne d'expression française des années 1950 à la fin de la décennie 1980. Si l'emploi d'un même idiome permet une mise en perspective et légitime l'étude des textes par leur filiation langagière, une généralisation de la *Ghorba*, la fit passer d'un motif d'écriture romanesque – traduisant l'état de pauvreté, de dépendance, mais aussi d'espoir d'une société colonisée ou d'individus en quête de liberté – à un phénomène plus diffus, échappant à la seule expertise d'observateurs lettrés. Ne rendant qu'imparfaitement compte de la massification et de la féminisation des flux, ainsi que d'un allongement dans la durée, leurs écrits cédèrent progressivement la place à des auteurs en exil ou à des émigrés alphabétisés en français. Ces derniers mirent en mots leur vécu sous la forme de témoignages ou de romans sociaux en y dénonçant conditions de vie, de travail et d'intégration. Ils passèrent ensuite le relais à une génération de jeunes auteurs, scolarisés dans l'Hexagone, issus des banlieues. Certains d'entre eux, binationaux, conscients de leur quotidien, de leurs souffrances et espoirs, se tournèrent alors vers le pays mythifié des parents. Ce qui n'apparaissait, au départ, que comme un simple retour se transforma vite en un nouvel exil langagier, culturel et social, préfigurant une réinstallation définitive en France. Sur le fil de la chronologie la maîtrise académique du français, mâtinée de mots arabes ou berbères, déstructurée par le verlan ou malmenée par l'argot resta le véhicule obligé d'expression, à l'écrit, de la migration. Elle en accompagna la lente transformation sur fond de recherche identitaire, mais resta somme toute relativement étrangère aux Algériens résidents qui se trouvèrent de facto éloignés de productions littéraires exprimées en français, qu'elles fussent portées par des maisons d'édition parisiennes ou algéroises. L'exil langagier des écrivains de la fin de la période coloniale, s'il les coupa d'un lectorat populaire, donna cependant de la consistance aux flux humains en les faisant entrer dans le domaine de l'individu et du descriptif. Sur près de trois décennies, par petites touches, vécues ou inventées, se dessinèrent les contours d'une aventure complexe qui amena plus d'un million d'émigrés à tenter l'aventure outre-mer, jetant un nouveau pont humain et culturel entre les deux rives de la Méditerranée.

## Références bibliographiques

- Ben Taleb Mounir** (1986) Au nom du père, *Recherche et travaux*, 30, pp. 141-146.
- Bonn Charles** (1997) Le roman algérien, in Charles Bonn, Xavier Garnier et Jacques Lecarme Eds., *Littérature francophone. Tome 1 : Le Roman*, Paris, Hatier, pp. 185-210.
- Boukhedenna Sakinna** (1987) *Journal : nationalité immigré(e)*, Paris, L'Harmattan, 126 p.
- Carlier Omar** (2002) Créativité associative et contrainte politique : la dynamique de l'immigration algérienne en France dans l'entre-deux- guerres, *Migrances*, hors-série, pp. 19-26.
- Chevrier Jacques** (1986) D'un exil à l'autre : exil du dehors et exil du dedans chez les romanciers africains contemporains, *Recherche et travaux*, 30, pp. 113-123.
- De Heredia-Deprez Christine** (1989) Le plurilinguisme des enfants à Paris, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 5 (2), pp. 71-87.
- Déjeux Jean** (1992) *La littérature maghrébine d'expression française*, Paris, PUF, 121 p.
- Delbart Anne-Rosine** (2005) *Les exilés du langage : un siècle d'écrivains venus d'ailleurs (1919-2000)*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 262 p.
- Desplanques François** (1991) Quand les Beurs prennent la plume, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 7 (3), pp. 139-152.
- Desplanques François** (1986) Des « Boucs » de Chraïbi aux « Beurs » de Charef : deux regards sur l'immigration, *Recherche et travaux*, 30, pp. 125-140.
- Dib Mohammed** (2002a [1954]) *L'incendie*, Paris, Seuil, 188 p.
- Dib Mohammed** (2002b [1952]) *La Grande maison*, Paris, Seuil, 192 p.
- Escafré-Dublet Angéline** (2008) L'aventure de Mohamed prends ta valise de Kateb Yacine : histoire d'un théâtre de la contestation en milieu immigré (France-Algérie 1972), in Patrice Brasseur et Mandela Gonzalez Eds., *Théâtre des minorités, mises en scène de la marge à l'époque contemporaine*, Paris, L'Harmattan, pp. 87-100.
- Feraoun Mouloud** (1995 [1954]) *Le Fils du pauvre*, Paris, Seuil, 146 p.
- Feraoun Mouloud** (1992 [1953]) *La Terre et le sang*, Paris, Seuil, 250 p.
- FLN** (1966) Rapport introductif du coordinateur des travaux préparatoires, *Séminaire national sur l'émigration*, Alger, FLN, pp. 12-20.
- Girard Alain et Stoetzel Jean** (1955) Les Algériens en France. Étude démographique et sociale, *Travaux et Documents*, cahier 24, 150 p.
- Girard Alain et Stoetzel Jean** (1954) Français et immigrés, tome II, Nouveaux documents sur l'adaptation. Algériens, Italiens, Polonais. Le service national d'aide aux migrants, *Travaux et Documents*, cahier 20, 290 p.
- Guedj Jérémy** (2009) La musique judéo-arabe. Un symbole de l'exil des Juifs d'Afrique du Nord en France, *Écarts d'identité*, n° spécial, pp. 35-43.
- Haddad Malek** (1978 [1961]) *Le quai aux fleurs ne répond plus*, Paris, Union générale d'éditions, 194 p.

**Haddad Malek** (1961) *Écoute et je t'appelle*, poèmes, précédé de l'essai *Les Zéros tournent en rond*, Paris, Maspéro, 134 p.

**Kateb Yacine** (2012) *Le Polygone étoilé*, Paris, Seuil, 181 p.

**L'Algérien en Europe** (1968) Activités de l'Amicale : Lille, *L'Algérien en Europe*, 61, 1<sup>er</sup> juillet, 14 p.

**Laronde Michel** (1993) *Autour du roman beur. Immigration et Identité*, Paris, L'Harmattan, 240 p.

**Lippenoo-Toumi Patricia** (1996) *Littérature et immigration, Le cas de l'Algérie de 1962 à nos jours*, Thèse de doctorat en Lettres et Sciences humaines, sous la direction de Bernard Mouralis, Université de Cergy-Pontoise, 538 p.

**Metref Amar** (1979) *La gardienne du feu sacré*, Alger, ENAP, 151 p.

**Mollier Jean-Yves** (2012) Un essai de dépassement des communautés partisans : la collection « Méditerranée » au Seuil pendant la guerre d'Algérie (1945-1962), *Cahiers de la Méditerranée*, 85, pp. 49-58.

**Mollier Jean-Yves** (1995) Paris capitale éditoriale des mondes étrangers, in Antoine Marès et Pierre Milza Eds., *Le Paris des étrangers depuis 1945*, Paris, Publications de la Sorbonne, pp. 373-394.

**Ouary Malek** (1955) *Par les chemins d'émigration*, Alger, Société algérienne de publication, 175 p.

**Queffélec Ambroise, Derradji Yacine, Debov Valéry, Smaali-Dekdouk Dalila et Cherrad-Benchefra Yasmîna** (2002) *Le français en Algérie : Lexique et dynamique des langues*, Bruxelles, Éditions Duculot, 590 p.

**Romey Alain** (2006) *À travers l'Algérie 1973-2005*, Paris, Mettis Éditions, 201 p.

**Sayad Abdelmalek** (1977) Les trois « âges » de l'émigration algérienne en France, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 15, pp. 59-79.

**Scagnetti Jean-Charles** (2014) *La wilaya hexagonale : l'Algérie et son émigration, une histoire d'identités (1962-1988)*, Thèse de doctorat en histoire contemporaine, sous la direction de Ralph Schor, Université de Nice-Sophia Antipolis.

**Scagnetti Jean-Charles** (2003) Identité ou personnalité algérienne ? L'édification d'une algérianité (1962-1988), *Cahiers de la Méditerranée*, 66, pp. 367-384.

**Schor Ralph** (2013) *Écrire en exil. Les écrivains étrangers en France (1919-1939)*, Paris, CNRS Éditions, 346 p.

**Stitou Rajaa** (2002) Les uns, les autres. Épreuve de l'exil et blessures de la langue, *Cahiers de psychologie clinique*, 18, pp. 159-170.

**Stora Benjamin** (1992) *Aide-mémoire de l'immigration algérienne*, Paris, L'Harmattan, 136 p.

**Stora Benjamin et Amiri Linda** (2012) *Algériens en France. 1954-1962 : la guerre, l'exil, la vie*, Paris, Autrement, 223 p.

**Tadger Akli** (1984) *Les ANI du « Tassili »*, Paris, Le Seuil, 190 p.

**Thénault Sylvie** (1999) Mouloud Feraoun. Un écrivain dans la guerre d'Algérie, *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, 63, pp. 60-72.



**Jean-Charles Scagnetti**

**Décrire l'exil. Vivre l'exil.  
Les auteurs algériens de langue française  
et la *Ghorba* des années 1950 à la fin de la décennie 1980**

Entre les années 1950 et la décennie 1980 dans l'Algérie coloniale puis au sein de la RADP ou à l'étranger, plusieurs générations d'écrivains francophones ont su rendre compte de la *Ghorba* et de ses évolutions. Exil langagier, la description littéraire du départ, vers la métropole puis la France, s'est progressivement muée en un retour vécu et mis en mots par une partie des fils d'émigrés. La constance de la production littéraire sur les deux rives de la Méditerranée invite à la perception d'un phénomène complexe en mutation sur la période d'étude choisie.

**Descriptions and Experiences of Exile. From the 1950's  
to the 1980's Algerians Write in French about "la *Ghorba*"**

During the 1950-1980 period, in colonial Algeria, then later in The People's Democratic Republic of Algeria and abroad, several generations of writers described, in the French language, "la *Ghorba*" and its developments. Linguistic exile, literary descriptions of leaving, for the metropolis and then for France, gradually became an experience of returning, expressed by children of emigrants. This literary outpouring on both sides of the Mediterranean, during the period studied, presents a picture of a complex evolution.

**Describe el exilio. Vivir en el exilio.  
Autores argelinos de habla francesa y «la *Ghorba*»  
desde la década de 1950 hasta el final de la década de 1980**

Entre les años 1950 y 1980, primero en Argelia francesa, más tarde en el seno de la República Argelina democrática y popular, pero también en otros países, varias generaciones de escritores abordaron el tema del exilio, «la *Ghorba*», y sus evoluciones. Exilio lingüístico, la descripción literaria de la salida hacia Francia se cambió en un relato vivido y contado por una parte de los hijos de los emigrantes. La producción literaria de ambas orillas del Mar Mediterráneo invita a una percepción de un fenómeno complejo en plena mutación durante el período de estudio escogido.